

On a tous nos coups de fatigue, et moi, c'est de lire ça qui me remonte, qui me fait sauter sur mon ordinateur pour composer ma chronique de la semaine. Tout d'un coup, je me sens très chanceuse d'avoir une tribune pour riposter.»

«C'est tout un travail, par contre...», laisse-t-elle tomber à mi-voix.

LES ANNÉES TRENTE

La «Nouvelle gauche». L'expression est en voie d'être inscrite dans le dictionnaire, tellement elle est reprise dans les médias. Pourtant, Naomi Klein doute qu'elle soit appropriée pour décrire le mouvement anti-globalisation qui mobilise de plus en plus de gens aux quatre coins de la Terre. «Nous, les journalistes, nous aimons bien apposer l'étiquette "nouveau" sur les sujets dont nous parlons... C'est notre *branding* à nous ! Mais je ne crois pas à l'existence d'une nouvelle gauche. Je crois que la gauche est en train de vivre une période de renouveau et que de nouvelles idées commencent à circuler, de nouvelles figures commencent à émerger. Je travaille avec Maude Barlow et Judy Robeck, qui ne sont pas tombées de la dernière pluie, et nous avons des idées très semblables. L'activisme progressiste est loin d'être un phénomène récent. C'est un mouvement solidement ancré, qui apprend de ses défaites et qui bâtit sur ses forces. Il rejoint les jeunes comme les aînés, et c'est cela qui est fantastique !»

Ses idoles ? «De tous les penseurs de la gauche présentement actifs, je considère que le sous-commandant Marcos est le plus important : sa réflexion est profonde et ses actions sont très cohérentes. Je viens également d'écrire la préface de l'édition anglaise du livre de José Bové, un homme que je respecte beaucoup. Mais d'autres activistes travaillent dans l'ombre et beaucoup de gens très brillants sont maintenant devenus des activistes... Je crois qu'à mesure que les enjeux se précisent et que les gens sentent l'urgence d'agir, la frontière entre les intellectuels et les activistes va tendre à s'effacer de plus en plus. Ce n'est pas tout d'avoir des idées tout seul dans son coin : aujourd'hui, il faut s'impliquer.»

C'est pourquoi elle considère que le mouvement de contestation qui est en train de naître prend racine non pas, comme certains commentateurs aiment le dépeindre, dans le mouvement *hippie* des années soixante, mais bien dans l'activisme de l'entre-deux guerres, au début des années trente. «Durant les années 1960, il y avait un mouvement principalement composé de jeunes, qui s'opposaient à la guerre du Vietnam et au nucléaire. Maintenant, le mouvement rassemble des gens de divers horizons. Vieux, jeunes, parents, étudiants, travailleurs : toute la société est représentée. C'est pour cela que je fais souvent référence aux

«Dans les zones-franches, ces territoires situés dans les pays pauvres et où les gouvernements ne perçoivent aucun impôt et n'appliquent aucune législation, des travailleurs précaires et sous-payés fabriquent les produits qui sont vendus chez nous par les multinationales. Cette formule, qui représente le degré zéro de développement pour un pays, est en pleine expansion : aux Philippines, on compte cinquante deux zones-franches qui emploient 459 000 personnes, 20 fois plus qu'il y a quinze ans. En Chine, où l'on trouve la plus grande concentration de zones-franches au monde, on compte 124 zones exemptes de taxes et de législation, et 18 millions de Chinois y travaillent. Le Mexique connaît lui aussi une forte explosion des maquiladoras, ces usines d'assemblage où aucune loi ne s'applique : en 1985, on dénombrait 789 usines, alors qu'en 1997, elles étaient 3 508 et elles employaient 900 000 travailleurs. En fait, les maquiladoras sont sans doute la seule structure qui connaisse une croissance aussi rapide que Wal-Mart...»

— *No Logo*, page 205.

luttés sociales des années 1930, qui ralliaient elles aussi un public très diversifié.»

Dénoncer les marques, c'est bien beau, mais est-ce un projet politique rassembleur ? N'est-ce pas un peu réducteur, quand on sait que toute la société ne carbure pas qu'à l'image, et que des mécanismes internes font en sorte que des gens sont exploités, que l'environnement se détériore, que l'écart entre riches et pauvres s'accroît ?

«L'activisme qui cible les grandes corporations comme *McDonald's* ou *Nike* n'est qu'un début, rétorque-t-elle. Il faut tenter de réformer le système au complet, pas seulement des parties visibles, facilement attaquables. Les mouvements contre les OGM ont beau s'attaquer à *Monsanto* ou *Avantis*, ce qui est visé, c'est une refonte de l'industrie. Quand Bové a démonté un McDo, il faisait le procès de l'agriculture industrielle. Il est le premier à dire qu'il n'en veut pas plus à McDo qu'à n'importe qui ! La célébrité de la marque sert de point de départ, c'est l'élément déclencheur de l'histoire qu'il veut nous raconter. Attaquer les marques, c'est un outil, pas une fin en soi.»

D'où l'importance des idées. «Je crois qu'il est vital que de nouvelles idées commencent à circuler afin de renverser la vapeur, et que la société civile reprenne le pas sur les entreprises. Si les idées ne circulent pas, les gens restent avec l'impression que les désastres du turbo-capitalisme sont inévitables et, de ce fait, justifiables. Pour l'heure, l'idée qu'un gouvernement puisse imposer quoi que ce soit à une entreprise est devenue archaïque, presque taboue. Il faut changer cela.»

Pour faire bouger les choses, pour faire circuler les idées, encore faut-il pouvoir rejoindre le plus grand nombre de gens possible. Il y a quelques mois, le magazine *Maclean's* se cherchait un nouveau rédacteur en chef, et des rumeurs voulaient que Naomi Klein soit sur la liste des candidats-es. «C'est une rumeur qui n'était pas du tout fondée : je n'ai même pas été pressentie ! Et puis ce n'est pas un job pour moi, je n'ai pas envie de diriger un média grand public. [Elle marque un temps] En fait, j'aimerais bien que quelqu'un le fasse à ma place... et qu'il me donne une chronique [rires] ! Mais je pense qu'on est loin d'en être rendu là. Les médias font de plus en plus partie de conglomérats, et les intérêts de ces conglomérats sont directement reliés à ce qui s'est discuté au Sommet des Amériques.»

«Je crois donc que les médias alternatifs sont terriblement importants. Et ils ont plus d'influence qu'on pourrait le croire. Les journalistes des grands médias d'information sont constamment branchés sur *Indymédia*. Et ce qu'il y a de bien avec *Indymédia*, c'est qu'il s'agit d'un modèle ouvert : vous pouvez très bien décider de créer votre propre cellule locale, si ce n'est déjà fait. C'est une formule